

elle fait bénir le nom de Dieu ! C'est parce qu'elle montre comment on peut toujours reprendre de l'influence sur le peuple.

Et la vraie manière en France d'honorer dom Bosco, ce n'est pas de l'acclamer à son passage et de couper des morceaux de sa robe, c'est de faire comme lui. L'Italie est de beaucoup moins riche que la France, la France devrait faire au moins autant que l'Italie.

Nous avons bien un dom Bosco à Paris, mais d'abord il faudrait que sa maison fût aussi grande que celle de Turin. Et il faudrait ensuite avoir des dom Bosco dans toutes les villes de France !

SAINT-GENEST.

## SOUTENANCE THÉOLOGIQUE

Le lundi 25 juin, le Souverain Pontife a présidé, au Vatican, dans la salle Clémentine, une dispute théologique soutenue par les élèves du Collège *Urbano* de la Propagande.

Le sujet de la dispute était de *operationibus divini circa creaturas*. Le R. D. Louis Pâquet, canadien, et M. Jean-Marie Woltrink, allemand, ont soutenu les thèses contre M. Démétrius Radu, romain, élève du collège grec ruthène, et M. Barthélemy Dalton, élève du collège irlandais.

Dix-huit cardinaux assistaient à cette dispute, après laquelle le Souverain Pontife a adressé aux élèves de bienveillantes paroles d'encouragement et de satisfaction pour les progrès qu'ils ont faits dans l'étude de la *Summa Theologica* de l'Ange de l'École.

M. l'abbé L. Pâquet, dont il est parlé plus haut, est neveu de Mgr B. Pâquet et de M. L. Pâquet, du Séminaire de Québec.

## CHOPIN

En 1828, il quitta sa patrie et visita Berlin, et l'année suivante il fut à Vienne, à Prague, Toplitz et Dresde. Partout le succès fut égal à son talent, et on aime à voir dans ses lettres avec quel plaisir d'enfant, quelle gaieté de cœur il jouissait de tout ce qu'il voyait et entendait.

Une fois, après un voyage de plusieurs jours dans les diligences allemandes, qui sont si lentes, il fut bien agréablement surpris, en arrivant au relais, d'apercevoir dans une des chambres un grand piano, et plus surpris encore de le trouver d'accord—grâce sans doute au goût musical de la famille du maître de poste. Il s'assit immédiatement et se mit à improviser, comme il le faisait si bien ; un à un les voyageurs entrèrent, attirés par les sons mélodieux ; l'un d'eux, dans son extase, laissa même éteindre sa bien-aimée pipe. Le maître de poste, sa femme et ses deux filles, se joignirent bientôt au groupe des auditeurs. Oublieux de son audience, de son voyage, du temps écoulé, de tout, hors de sa musique, Chopin continua de jouer et ses compagnons écoutaient ravis, lorsqu'ils furent tirés de leur extase par une voix de stentor qui fit vibrer les vitres en criant :

—Les chevaux sont prêts, messieurs !

Le maître de poste jura contre l'interrupteur—le postillon—et les voyageurs lui lancèrent des regards furieux. Chopin se leva immédiatement, mais il fut aussitôt entouré par son audience qui le suppliait de continuer.

—Mais nous sommes ici depuis longtemps déjà, dit Chopin en consultant sa montre, nous devrions être à Posen maintenant.

—Restez et jouez encore, grand artiste, s'écria le maître de poste, je vous donnerai les chevaux du courrier si vous voulez rester quelque temps encore.

—Laissez-vous persuader, supplia la femme du maître de poste, le menaçant en quelque sorte de l'embrasser.

Pouvait-il résister ! Il reprit sa place devant l'instrument.

Quand enfin il s'arrêta, la servante parut apportant du vin ; la fille aînée de la maison servit l'artiste d'abord, les voyageurs ensuite, puis le maître de poste proposa la santé de Chopin, et tous d'applaudir.

Les femmes, enthousiasmées, remplirent la caisse du carrosse du meilleur vin et des meilleurs comestibles qu'il y eût dans la maison, et enfin, quand l'artiste fut prêt à partir, son hôte, espèce d'Hercule, l'enleva dans ses bras et le porta dans la voiture.

Bien des années après, Chopin rappelait encore avec plaisir ce petit incident, assurant que tous les éloges de la presse lui paraissaient moins flatteurs que les hommages de ces modestes admirateurs de sa musique.

Il eut de brillants succès dans toutes les villes où il passa ; toujours il remporta la palme. Mais au milieu de cette excitation, de cet enivrement, jamais il n'oublia sa patrie et sa famille : ses lettres à ses parents, à ses sœurs sont toujours gaies et toujours affectueuses.

On a retiré 19 nouveaux cadavres du steamer le *Daphné*, coulé dans le port de Glasgow.

## TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

I

—Veux-tu que je te présente à M<sup>me</sup> de Préval ? disait à son ami Léon d'Albeuse, Alfred Trichet, jeune avocat déjà presque célèbre, et depuis quelques mois seulement, heureux époux d'une femme aimée. M<sup>lle</sup> de Préval est une blonde ravissante...

—Présente-moi, je le veux bien ; mais je n'augmenterai pas le nombre des prétendants à la main de M<sup>lle</sup> Alice.

—Tu n'aimes pas les blondes ? Eh bien ! M<sup>lle</sup> Mathilde Ricourt est une brune adorable.

—Brune ou blonde, peu importe ! Je ne veux pas me marier.

—Comment ! toi que j'ai connu si empressé auprès des jeunes filles, si galant avant ton départ de Paris, toi, l'un de nos plus jeunes, l'un de nos plus aimables capitaines, tu ne veux pas te marier ? Un an de garnison dans cette petite ville, deux ans de séjour en Afrique ont-ils donc à ce point changé l'ami dont nous avons tous autrefois envié les succès ?

—Non, mon ami, non. Je n'ai pas trente-deux ans et mon cœur ne bat plus. Mais ce n'est pas mon séjour dans une petite ville, ce ne sont pas mes campagnes en Afrique, sois-en bien certain, qui en ont arrêté les battements.

Léon d'Albeuse était devenu pâle. Il garda le silence pendant quelques instants... Le quadrille venait de finir, les danseuses avaient regagné leurs places ; les danseurs avaient repris leurs conversations interrompues, et l'orchestre se taisait... Léon prit l'avocat par le bras ; il traversa les salons, jetant à peine un regard distrait sur les jeunes personnes devant qui il passait, et conduisit son ami dans une serre à peu près déserte en ce moment. Tous deux s'assirent dans le coin le moins éclairé, auprès d'un palmier, et l'officier reprit la parole :

—Non, mon ami, dit-il, je ne me marierai jamais. Ne crois pas cependant que j'ai pris cette résolution par goût pour la vie de garçon. Je sais mieux que personne combien elle est vide, et je n'ai, Dieu merci, aucune des mauvaises habitudes, je devrais peut-être dire aucun des vices qui la rendent si chère aux célibataires endurcis. Je ne suis d'ailleurs nullement égoïste, et j'ai, comme tant d'autres jeunes gens, rêvé une union heureuse avec la femme choisie entre toutes. Ce rêve s'est réalisé pour toi, et c'est un grand bonheur...

Il fit une pause longue... Raoul le regardait sans répondre, pour ne pas troubler sa méditation... Enfin, par un mouvement brusque, il secoua la tête, comme s'il faisait un effort sur lui-même, et dit :

—Tu sais que je partis subitement de Paris, il y a quelques années. J'avais obtenu un congé, et je donnai pour prétexte à mon départ une affaire imprévue qui rendait nécessaire ma présence au château d'Albeuse. Il n'en était rien. J'allai à Trouville où se trouvait alors, avec sa famille, une jeune personne que je croyais déjà pouvoir considérer comme ma fiancée.

—Je l'avais rencontré l'hiver précédent chez le général Cordier, mon compatriote et mon protecteur. C'était une belle fille de vingt ans à peine, aux magnifiques cheveux noirs, aux grands yeux noirs pleins de feu, au port de reine, et charmante avec sa grâce exquise et son air de pudique réserve. Dès le premier abord, j'avais été séduit, et mon admiration était devenue de l'amour, et un ardent amour, quand j'avais été à même d'apprécier les qualités de son cœur, la supériorité de son esprit et ses talents naturels développés par une éducation plus soignée que ne l'est généralement celle des femmes du monde les plus distinguées elles-mêmes. Musicienne incomparable, elle eût pu lutter avec les plus célèbres pianistes de l'époque, et possédait une voix de contralto qui eût procuré gloire et fortune à une cantatrice de profession, mais que peu de personnes avaient été à même d'apprécier, car elle ne se faisait entendre qu'en petit comité.

—Je lui plus. Le général voulut bien parler pour moi, je fus admis à l'hôtel de..., je ne veux pas le nommer, et mon père devait demander officiellement la main de celle que j'aimais avant la fin de l'été. Le mariage pouvait être célébré au mois de décembre, quand j'aurais reçu les épaulettes de capitaine. Je devais être compris dans la prochaine promotion.

—Sur ces entrefaites, la famille de Lucie, elle se nommait Lucie, partit pour Trouville où, comme je te l'ai dit, j'allai bientôt la rejoindre. Là, nous n'avions plus à nous préoccuper de l'étiquette ; nos rapports devinrent plus fréquents et plus faciles. Nous nous rencontrions plusieurs fois par jour, où nous faisons de longues causeries, à la promenade, au casino, partout. J'étais de toutes les parties, j'organisais les excursions, et bien qu'il n'eût pas encore été entre nous question de l'avenir, j'avais tous les privilèges d'un prétendant agréé. Cela dura trois semaines, les plus belles de ma vie, les dernières qui aient été heureuses pour moi.

—J'étais tout à mon bonheur, quand je reçus de ma mère une lettre bien triste. Elle m'annonçait que mon père était gravement malade et m'appelait auprès de

lui. J'allai faire mes adieux à mes amis. Les témoignages de l'affection la plus sincère me furent prodigués. Lucie surtout me parut très sensible à mon chagrin et triste de mon départ. Ses parents cherchèrent à me rassurer : « Ils espéraient que mon père se remettrait promptement et comptaient me revoir bientôt. » Je partis un peu consolé.

—Hélas ! je trouvai mon père beaucoup plus souffrant que je ne l'avais cru. Je me fis son garde-malade, passant les jours et les nuits à son chevet ; j'eus recours aux plus illustres médecins de Paris ; ni la science des docteurs, ni le dévouement de ma mère, ni mes soins de tous les instants ne purent triompher du mal. La catastrophe fut à peine retardée de quelques jours, et mon père mourut.

—Ce fut un coup terrible pour moi. Tu sais combien j'aimais mon père et combien il était digne d'être aimé ! Je ne songeai plus qu'à la perte irréparable que je venais de faire. Je demandai une prolongation de congé et je restai auprès de ma mère, dont ma présence pouvait seule adoucir la douleur, et qui avait besoin de moi pour régler les affaires de la succession. Nous avions d'assez grandes propriétés, dont plusieurs étaient à fin de bail, et des sommes importantes engagées dans diverses entreprises.

—Un mois s'écoula, pendant lequel je reçus deux lettres du général Cordier. La première m'apportait ses compliments de condoléances et ceux de la famille de Lucie ; la seconde m'annonçait le départ de nos amis pour leur château, en Bourgogne, et le changement de garnison de mon régiment, envoyé dans le Midi.

—Enfin, toutes nos affaires réglées et mon congé touchant à sa fin, nous quittâmes Albeuse, ma mère et moi, pour nous rendre à Paris. Là nous descendîmes chez une de mes tantes, veuve comme ma mère, et qui avait proposé à cette dernière de vivre désormais en commun, proposition qui avait été acceptée avec empressement. Les deux sœurs avaient toujours été très unies ; elles n'avaient donc à craindre ni froissements, ni collisions d'intérêts dans l'avenir. Nous fîmes, en effet, accueillis d'une manière si affectueuse, que ma mère en reçut une grande consolation, et que je n'eus plus aucune inquiétude à son égard.

—Ma première visite fut pour le général. Je le trouvai bienveillant comme toujours ; mais quand je lui dis que j'avais l'intention de passer par la Bourgogne, en me rendant à mon corps, et de m'arrêter chez le père de Lucie, il me parut embarrassé. Il se tut pendant un instant ; puis, me regardant bien en face :

—Vous êtes un homme, lieutenant ? me dit-il.

—Sans doute, général, répondis-je, très étonné de ce début. Mais pourquoi...

—Parce que... parce que... N'allez pas en Bourgogne, mon ami.

—Il est arrivé malheur à...

—Non... pas comme vous l'entendez...

—J'étais devenu pâle ; mon cœur battait à se rompre, et mes mains tremblaient.

—Remettez-vous, d'Albeuse, reprit le général. Vous êtes un soldat, que diable !

—Parlez, mon général ; je suis prêt à tout entendre, répondis-je.

—Les paroles du général sont gravées là (le jeune officier montra son front), et je pourrais te les répéter sans en changer une seule. Mais je n'en ai pas le courage.

Raoul prit les mains de son ami :

—Tais-toi, lui dit-il. Rentrons dans le bal et tâche d'oublier... pour une heure.

—Non, répondit Léon ; je n'oublie jamais, et j'oublierai moins encore là... où tout me rappellerait le passé.

Il sourit amèrement et reprit :

—Écoute donc la fin de mon... roman. Je serai bref, mais tu sauras tout. Ma mère me croit consolé ; je suis un homme heureux, aux yeux de tous mes camarades... Seul, tu connaîtras ma secrète douleur, et je pourrai crier devant toi sans honte et sans crainte quand je souffrirai trop.

—Voici en quelques mots ce que me dit, avec force circonlocutions, le général, qui n'est pas grand parleur, mais qui voulait à tout prix adoucir le coup à porter.

—Peu de jours après mon départ de Trouville, un jeune attaché d'ambassade avait été présenté à la famille de Lucie. Il était aimable et très distingué ; il fut bien accueilli. Tu sais comme les liaisons sont faciles dans les villes comme Trouville pendant la saison des bains. On y devient amis intimes en deux jours. Cela n'engage à rien ; l'on ne se connaît plus, de retour à Paris. Le jeune attaché fut bientôt le boute-en-train de la société que je venais de quitter, l'organisateur de toutes les parties, l'homme indispensable, en un mot. Or, un jour qu'on était allé se promener en mer, le vent fraîchit tout à coup. On voulut regagner la terre, mais à quelque cent mètres du rivage, un coup de barre imprudent fit virer de bord trop brusquement, et l'embarcation, prise en flanc par la lame, chavira.

—Aux cris de détresse poussés par les naufragés, un canot, monté par deux maîtres baigneurs, sortit promptement d'une petite anse voisine et fut dirigé vers le lieu du sinistre ; mais il serait arrivé trop tard, si l'at-